

—Je la connais, dit-il d'une voix creuse, elle se nomme Juliette ; c'est la femme de chambre de madame la marquise de Coulange. Continuez, que s'est-il passé ?

—La jeune femme est sortie avec l'homme et ils ont causé fort longtemps sur le chemin. Comme ils marchaient et qu'ils étaient éloignés de moi, car ils sont venus jusqu'à cette porte, devant laquelle ils se sont arrêtés, je n'ai pu surprendre un seul mot de leur conversation. Enfin, la femme est rentrée au château et Jules Vincent a fait comme moi, il s'est couché au bord de la rivière.

—Est-ce tout ?

—Non. Quand la nuit fut venue, j'ai pensé qu'il était nécessaire que je changeasse de place afin d'avoir l'œil sur mon individu. Je me glissai à travers les rosiers et je vins me poster dans le tronc creux de ce saule qui est juste en face de nous. Jules Vincent n'était qu'à vingt ou trente pas de moi. J'achevais de m'installer aussi commodément que possible dans le tronc du saule, lorsqu'un grincement de fer frappa mon oreille. Je regardai. La porte du parc venait de s'ouvrir et je vis apparaître une femme qui devait être la femme de chambre. L'homme s'élança vers elle. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, puis la femme rentra dans le parc et ferma la porte.

Mais je n'entendis point, cette fois, le bruit de la clef dans la serrure. Sans aucun doute la femme de chambre venait de remettre la clef de la porte à Jules Vincent. Enfin l'autre arriva. Vincent s'empressa d'ouvrir, et les deux coquins se sont introduits dans le parc.

—Je ne puis plus en douter, dit Morlot, ils ont médité un crime et ils vont l'accomplir avec l'aide de la femme de chambre qui est leur complice.

Il tira sa montre et regarda le cadran à la clarté des étoiles.

—Dix heures un quart, fit-il. Tonnerre, nous arriverons peut-être trop tard !

Allons, Jardel, venez, suivez-moi, ajouta-t-il.

Il n'y a pas à hésiter, se dit Morlot en arrivant devant la porte d'entrée, il faut nous faire ouvrir.

Il posa sa main sur un bouton de cuivre et un coup de cloche retentit au milieu de la nuit. Au son, succéda un profond silence.

—Je m'en doutais, murmura Morlot ; les domestiques sont couchés, ils dorment. Il faut que j'entre, pourtant ; comment faire ?

Et il sonna de nouveau et plus bruyamment, lorsqu'un homme, venant du côté de Coulange, parut tout à coup près d'eux.

—Ah ça ! que faites-vous-là ? qui êtes-vous ? demanda le personnage.

—Tiens, fit Morlot, c'est M. Burel. Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

—Si, si, je vous reconnais, répondit le jardinier, qui s'était approché de Morlot, seulement...

—Je n'ai pas le temps de vous rien expliquer, interrompit l'agent de police. Je suis ici avec mon ami depuis dix minutes, j'ai sonné deux fois et on ne vient pas ouvrir.

—A l'heure qu'il est, tout le monde est couché au château.

—Monsieur Burel, il faut que je voie ce soir madame la marquise.

—Mais...

—Il le faut absolument. J'ai à lui rendre compte d'une mission dont elle m'a chargé hier. Votre femme a dû vous dire que j'ai causé longuement hier avec madame la marquise, elle a dû vous souhaiter aussi le bonjour de ma part.

—Oui, oui, en effet.

—Vous devez croire à l'importance de ma visite puisque, malgré l'heure, je n'hésite pas à me présenter. Vous venez probablement de Coulange, nous allons entrer avec vous.

—Du moment que c'est comme ça, répondit le jardinier, je n'ai plus rien à dire.

Il sortit une clef de sa poche et ouvrit la porte.

XII

Aucune lumière n'apparaissait aux fenêtres de la large façade du château.

—Comme vous le voyez, tout le monde dort, dit le jardinier.

—Par où allons-nous entrer ? demanda Morlot, dont l'anxiété augmentait à chaque minute.

—Oh ! pas par la grande porte de l'escalier d'honneur, répondit le jardinier. Venez avec moi, continua-t-il, nous allons réveiller François, l'un des valets de pied ; c'est lui qui couche au rez-de-chaussée.

Ils marchèrent vers le pavillon qui formait l'aile gauche du château.

—Voilà la chambre de François, dit le jardinier en s'arrêtant et en montrant une fenêtre garnie de barreaux de fer.

Il prit une chaise rustique, la plaça sous la fenêtre contre le mur, monta dessus, et, passant sa main à travers les barreaux, il frappa à un carreau.

—Il est réveillé, il se lève, dit-il en se tournant vers Morlot.

—Qu'y a-t-il ? qui est là ? demanda le domestique en bâillant.

—C'est moi, Burel.

—Ah ! c'est vous ?

—Et je suis avec deux messieurs qui veulent vous parler.

—A moi ?

—A vous, d'abord.

—Qu'est-ce qu'ils veulent ?

—Ils le diront quand vous aurez ouvert.

—Attendez un instant.

François s'éloigna de la fenêtre et sa chambre s'éclaira.

—Venez par ici, dit le jardinier.

Morlot entra suivi de Jardel.

—Bonsoir, messieurs, dit le jardinier.

Il reconnut Morlot.

—Comment ! c'est vous, monsieur ? fit-il avec surprise.

—Oui, c'est moi, répondit Morlot ; il faut que je voie immédiatement madame la marquise.

Le domestique parut stupéfié.

—Et c'est pour cela que vous venez au château au milieu de la nuit ? demanda-t-il.

—Rien que pour cela.

—Et vous croyez que madame la marquise vous recevra ?

—J'en suis sûr.

—Mais si elle dort ?

—On la réveillera.

Morlot parlait d'un ton de si grande autorité que le domestique n'osa plus faire aucune objection.

—Venez donc, dit-il ; mademoiselle Juliette est certainement couchée.

—J'en doute, pensa Morlot.

—Je vais la prévenir, reprit François.

Ils suivirent le domestique, qui les conduisit dans l'antichambre de la marquise, où Morlot s'était trouvé la veille en présence de Juliette.

—Vous allez attendre ici, dit François.

Et sans songer à leur donner de la lumière, il ouvrit une porte et disparut, les laissant au milieu des ténèbres.

Les deux agents restèrent debout, immobiles au milieu de la chambre.

Cinq minutes s'écoulèrent. Le domestique revint.

—C'est drôle, dit-il, je n'ai pas trouvé mademoiselle Juliette, elle n'est pas dans sa chambre.

—Ah ! fit Morlot.

—Je ne sais pas vraiment où elle peut-être, reprit François.

—Nous le saurons, se dit Morlot.

—Je vais descendre dans les appartements du rez-de-chaussée continua le domestique, elle s'y trouve probablement.

—Oui, voyez, et surtout amenez-la.

Après avoir causé avec Des Grolles, qui lui avait remis une lettre de Sothène, Juliette, comme nous le savons, était rentrée. L'espionne cherchait déjà dans sa tête le moyen d'obéir aux ordres impérieux et précis de M. de Pery son maître.

Un instant après, elle entra doucement dans la chambre de sa maîtresse.

La marquise ne dormait pas.

—Comment se trouve madame la marquise ? lui demanda Juliette d'un ton respectueux et plein d'intérêt.

—J'ai toujours le même malaise, répondit tristement la jeune femme. Je passerai cette nuit comme l'autre sans pouvoir dormir.

Juliette eut un tressaillement imperceptible.

—Madame la marquise a un peu de fièvre, reprit-elle.

—Oui, j'ai la bouche et la langue sèches.

—Demain il faudra faire venir le médecin

—Je n'ai pas besoin de médecin ; du reste, demain j'irai mieux.

—Madame la marquise désire-t-elle prendre quelque chose ?

—Non, merci, je ne veux rien.

—Une infusion ou une boisson rafraîchissante ferait pourtant beaucoup de bien à madame la marquise.

—C'est inutile.

—Pourtant, madame la marquise vient de se plaindre d'avoir la bouche sèche, insista Juliette.

—Eh bien, pour vous être agréable, je prendrai un peu de thé mêlé de lait.

Une lueur rapide éclaira le regard de la femme de chambre.

(A suivre.)

Le *Menthol Soothing Syrup*, le célèbre sirop calmant pour les maladies des enfants est connu comme un trésor indispensable pour les mères et nourrices qui l'emploient pour leurs enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.